3

MARIE DE FRANCE.

# LAI
DES
# DEUX AMANTS.

LAI DU BISCLAVERET.



PARIS,
L. CURMER,
RUE DE RICHELIEU, 49, AU PREMIER.

M DCCC XLII.



## LAI DES DEUX AMANTS.

Jadis advint en Normandie une aventure bien connue de deux amants épris d'une mutuelle tendresse, et qui moururent tous deux victimes de leur amour. Les Bretons en firent un lai, qui reçut le nom de *Lai des deux amants*.

En effet, dans la Neustrie, que nous appelons Normandie, est une montagne d'une merveilleuse hauteur, sur le sommet de laquelle sont enterrés les deux jeunes gens. Non loin de là, un roi, qui commandait aux Pistrésiens, après en avoir mûrement

délibéré, fit bâtir une cité qu'il nomma Pistres. Le temps a respecté les murs et les maisons de cette ville, et la contrée, comme l'on sait, est encore appelée le val de Pistres.

Le roi avait une fille belle et courtoise entre toutes les damoiselles, et il ne pouvait se résoudre à se séparer de cette enfant, sa seule consolation depuis la mort de la reine. On le blâmait généralement de cette égoïste affection, et ses serviteurs même trouvaient sa conduite répréhensible. Informé de la clameur publique, le roi fut accablé de douleur, et songea aux moyens d'éviter les reproches sans renoncer à sa fille. Il manda donc à tous qu'il la donnerait en mariage à celui qui la porterait, sans se reposer, au haut du mont voisin des murailles. Quand cette décision fut connue, plusieurs concurrents se présentèrent, et tentèrent l'aventure sans succès : tous ceux qui parvenaient à la moitié du chemin ne pouvaient aller plus loin, et renonçaient à l'entreprise. Il se passa longtemps sans qu'on vînt demander la jeune fille en mariage.

Un noble et beau damoisel, fils d'un comte du pays, surpassait en mérite tous les autres jeunes gens. Il allait souvent à la cour, s'entretenait avec le roi, et avait un logement au château. Il s'éprit de la fille du roi, et la supplia maintes fois de lui octroyer un amour, dont il se croyait digne par sa courtoisie, son courage et la faveur dont il jouissait auprès de son suzerain. Ils eurent ensemble de fréquentes entrevues, et s'entr'aimèrent loyalement, mais en ayant

soin de cacher leur tendresse à tous les regards. Cet état de contrainte leur était pénible, mais le jeune homme se disait qu'il valait mieux souffrir des maux passagers que se perdre par trop de précipitation. Enfin, après avoir longtemps combattu sa passion, le damoisel, aussi beau que sage, se plaignit amèrement à sa mie : « Mes ennuis, dit-il, sont devenus insupportables; si je vous demande à votre père, je sais qu'il vous aime trop pour consentir à vous donner à moi; c'est en vain que j'essayerais de vous porter au sommet de la montagne. Fuir ensemble, voilà notre seule ressource.

— Ami, répondit la damoiselle, je sais bien qu'il vous est impossible de me porter si haut entre vos bras, vous n'en auriez pas la force; mais, si je m'en vais avec vous, mon père, accablé de douleur et justement irrité, ne vivra plus que pour gémir. Certes, l'affection que je lui porte est trop vive pour que je veuille m'attirer son ressentiment. Cessez de me parler de fuir, et avisez à d'autres moyens. J'ai, à Salerne, une parente qui possède des revenus considérables. Elle habite cette ville depuis plus de trente ans, et a tant étudié la médecine, qu'elle en sait tous les secrets, et connaît à fond les vertus des herbes et des racines. Si vous voulez aller la trouver, lui remettre une lettre de moi, et lui confier vos peines, elle s'intéressera à vous, et emploiera sa science à vous tirer d'embarras. Elle vous taillera des électuaires et des breuvages qui vous réconforteront, et augmenteront vos forces. Quand vous reviendrez

en ce pays, demandez-moi à mon père. Il ne se méfiera point de vous, et vous avertira qu'il faut, pour m'épouser, me porter d'un trait sur la montagne; ce que l'art de ma parente vous aura mis à même d'accomplir. »



Le jeune homme est charmé de ce conseil, remercie sa belle mie, et lui demande congé. Il retourne chez lui, prend ses plus riches habits, et emmène à sa suite ses plus fidèles vassaux, avec des palefrois et des chevaux de somme. Il arrive à Salerne, se présente à la tante de sa mie, et lui donne une lettre. La tante la lit à plusieurs reprises, interroge le fils du comte, et le retient auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle soit instruite de tout ce qui le concerne. Elle lui communique une vigueur nouvelle au moyen de mysté-

rieuses recettes ; elle lui remet un breuvage si puissant, qu'aussitôt qu'il en aura bu, quels que soient son malaise et ses fatigues, il sentira dans ses veines et dans ses os une fraîcheur bienfaisante. Puis elle le congédie, et le damoisel joyeux met dans un vase la précieuse liqueur.



Quand il fut de retour, sans s'arrêter dans ses domaines, il alla demander au roi sa fille, s'engageant à remplir la condition exigée. Le roi ne l'éconduisit point, mais il le considéra comme un jeune insensé entraîné par la fougue du jeune âge ; tant de prud'hommes sages et vaillants avaient déjà échoué dans la même tentative ! il lui fixa un jour, et invita ses vassaux et ses amis à être témoins de l'entreprise. Aucun ne manqua à l'appel. La damoiselle se tint

prête, et, afin d'être plus légère, se soumit à un jeûne rigoureux. Au jour indiqué, le damoisel se présenta le premier, et n'oublia point son breuvage. Une foule immense s'assembla dans la prairie qui longe la Seine, et le roi amena sa fille. Elle n'avait d'autre vêtement qu'une chemise. Le jeune homme prit la fillette entre ses bras, et lui donna son breuvage à porter ; mais il y avait à craindre que cette ressource lui fût inutile, car, incapable de se modérer, il ne songeait point à ménager son ardeur. Il gravit la moitié de la côte, et la joie qu'il éprouvait lui ôta le souvenir de son breuvage. La damoiselle le sentit faible : « Ami, dit-elle, buvez ; je vois bien que vous êtes las ; hâtez-vous de réparer vos forces. — Ma belle, répondit-il, je sens mon cœur plein d'énergie ; tant que je pourrai faire encore trois pas, je ne m'arrêterai point pour boire. Tous ces gens nous poursuivraient de leurs clameurs, m'étourdiraient de leur tapage, et pourraient me troubler dans l'exécution de ma tâche ; je ne veux point m'arrêter ici. » Quand il eut monté les deux tiers de la côte, peu s'en fallut qu'il ne tombât. « Ami, lui répéta avec instance la jeune fille, de grâce, buvez votre médecine. » Il ne voulut ni l'entendre ni la croire, fit un dernier effort, parvint au sommet, tomba, et ne se releva plus.

Son âme avait quitté son corps.

La damoiselle le vit tomber, le crut évanoui, et se mit à genoux auprès de lui. Elle voulut lui faire prendre la liqueur réparatrice, mais il ne répondit point.



Elle poussa de grands cris, et jeta à terre le vase où était le breuvage. Le sol en fut arrosé, et, depuis, l'on trouve dans toute la contrée des herbes salutaires qui doivent leurs vertus à cet incident.

Jamais douleur ne fut égale à celle de la jeune fille qui venait de perdre si malheureusement son ami. Elle se couche et s'étend près de lui, l'étreint et le presse entre ses bras, lui couvre de baisers les yeux et la bouche ; le chagrin lui déchire le cœur, et elle meurt à côté de son ami, elle qui était si belle, si sage, si accomplie ! Le roi et ceux qui attendaient en bas, voyant qu'ils ne revenaient point, vont les chercher et les trouvent morts tous deux. Le roi tombe à terre sans connaissance, et dès qu'il peut parler, il montre un désespoir que partagent tous les assistants.

Les deux jeunes gens demeurèrent exposés pendant trois jours, puis on fit chercher un cercueil de marbre où on les déposa. On suivit l'avis unanime en les ensevelissant sur la montagne; puis chacun s'en retourna tristement.

Depuis cette aventure, cette côte s'appelle le mont des Deux-Amants, et, comme je vous l'ai dit, les Bretons en ont fait un lai.





# LAI DU BISCLAVERET[1].

Puisque je me mêle d'écrire des lais, je ne veux point oublier celui qui s'appelle en breton Bisclaveret, et en normand Ganvall. On avait jadis de fréquents exemples d'hommes changés en loups-garous et réfugiés au milieu des bois. Le loup-garou est une bête féroce ; tant que dure sa fureur, il dévore les hommes, dévaste les campagnes et hante les grandes forêts. Sans entrer dans de plus longs détails, je veux vous conter l'histoire du Bisclaveret.

[1] C'était par ce nom qu'autrefois les Bretons désignaient l'être fantastique que nous appelons loup-garou.

*(Note du traducteur.)*

Il y avait en Bretagne un baron dont j'ai entendu dire le plus grand bien. C'était un bel et bon chevalier, noble dans toute sa conduite, favori de son suzerain et aimé de tous ses voisins. Il avait épousé une femme d'une illustre maison, et qui semblait remplie d'excellentes qualités. Ils s'aimaient d'un amour réciproque, mais ce qui inquiétait vivement la dame, c'est qu'elle perdait son mari toutes les semaines pendant trois jours entiers, sans savoir ni ce qu'il devenait ni où il allait. Les gens de la maison n'en savaient pas plus long qu'elle.

Un jour, le baron étant rentré chez lui tout joyeux, elle résolut de profiter de cette disposition favorable. « Sire, mon bel et doux ami, lui dit-elle, il est une chose que je vous demanderais bien volontiers, si je l'osais ; mais je crains tant votre courroux, qu'il n'est rien que je redoute davantage. »

A ces mots, le baron attira sa femme vers lui et l'embrassa tendrement. « Parlez, madame, dit-il ; vous ne m'adresserez aucune question à laquelle je ne réponde, si c'est en mon pouvoir. — Vous m'enhardissez, reprit-elle ; sachez donc que les jours où vous me quittez, j'éprouve une telle anxiété, une telle douleur, une telle peur de vous perdre, que, si vous ne me rassurez promptement, je suis capable d'en mourir bientôt. Dites-moi, de grâce, où vous allez, où vous vous cachez, et ce qui peut ainsi vous attirer hors de votre demeure.

— Par la merci de Dieu, madame ! s'écria le baron, mal m'en adviendra, si je vous le dis ; car c'est un

secret de nature à me faire perdre votre amour. »

Loin de considérer cette réponse comme une plaisanterie, la dame revint plusieurs fois à la charge. Elle flatta, elle cajola son mari avec tant de persévérance, que celui-ci finit par lui conter son aventure, sans lui rien céler.



« Madame, je deviens loup-garou; je me rends dans la forêt voisine, au plus épais du fourré, et j'y vis de racines et de proie. »

Non contente de cette explication, la dame lui demanda s'il quittait ou conservait ses habits. « Je vais tout nu, répliqua-t-il. — Mais, au nom du ciel, que faites-vous de vos vêtements ?— Quant à cela, madame, je ne vous le dirai pas; car si je les perdais, je serais toute ma vie loup-garou, à moins

qu'on ne me les rendît. Voilà pourquoi je ne veux point faire connaître l'endroit où je les dépose.

— Sire, lui répondit la dame, je vous aime plus que tout au monde. Vous ne devez rien me cacher, puisque vous n'avez de moi rien à craindre. Votre silence me donnerait lieu de croire que vous n'avez point d'affection pour moi. En quoi donc ai-je forfait ? par quel péché ai-je mérité votre méfiance ? Ouvrez-vous à moi, et vous n'aurez pas sujet de vous en repentir. »

Elle le supplia avec tant d'ardeur, elle l'enlaça de tant d'artifices, qu'il ne put se défendre de lui révéler son secret. « Madame, dit-il, du côté de la forêt, près d'un carrefour et sur le bord du chemin, est une vieille chapelle à laquelle j'ai souvent eu recours. Là, sous un buisson, se trouve une grande pierre creuse où je dépose mes habits pendant tout le temps de ma métamorphose. »

En entendant ce merveilleux récit, la dame devint toute rouge de crainte. Depuis lors, elle ne rêva qu'au moyen de quitter son mari, et ne voulut plus coucher à ses côtés. Un chevalier du pays l'aimait, la sollicitait depuis longtemps, et souffrait d'une passion sans espoir. Elle ne l'avait jamais aimé, jamais encouragé ; elle le mande par un message et lui dévoile ses pensées : « Ami, dit-elle, réjouissez-vous ; je suis disposée à mettre un terme à vos tourments, je ne vous opposerai plus aucune résistance ; je vous accorde mon amour, je consens à être à vous. »

Le chevalier la remercie avec ardeur, lui fait ser-

ment de fidélité, apprend d'elle tout ce qui concernait son mari; puis, muni des instructions nécessaires, il va à la forêt, et s'empare des habits. D'abord, comme on était habitué aux fréquentes absences du baron, on fit peu d'attention à sa disparition. Quand on vit qu'il ne revenait pas, on se mit à sa recherche, mais il fallut bientôt renoncer à de vaines perquisitions.

La dame épousa donc celui qui l'aimait depuis longtemps. Un an après, le roi alla à la chasse, et entra dans la forêt où était le loup-garou. Les chiens, à peine découplés, le rencontrèrent, le poursuivirent tout le jour, et peu s'en fallut qu'il ne fût déchiré par les veneurs et par la meute. Se voyant perdu, il courut implorer la pitié du roi, lui prit l'étrier, et lui baisa la jambe et le pied. En le voyant, le roi eut grand'peur et appela toute sa suite. « Approchez, seigneurs, s'écria-t-il, et regardez cette merveille; voyez comme cette bête s'humilie! elle a le sentiment d'un homme, et demande merci. Gardez-vous de la frapper, et arrière tous ces chiens! cette bête est intelligente et sensible, et je lui fais grâce. Emparez-vous d'elle et partons, car je ne chasserai plus aujourd'hui. »

Le roi s'éloigne; le loup-garou le suit, se tient le plus près possible de lui, et refuse de l'abandonner. Le roi l'emmène en son château, et s'applaudit d'être possesseur du plus miraculeux animal qu'il ait jamais vu. Il y attache le plus grand prix, et commande à tous ses serviteurs de le garder avec soin, de ne lui

faire aucun mal, de ne point le battre, de ne le laisser manquer de rien. On obéit volontiers à ses ordres. Le loup-garou était toujours au milieu des chevaliers et couchait dans la chambre du roi. Il se faisait aimer de tout le monde par sa douceur et sa docilité, accompagnait le roi partout, et lui témoignait une vive affection.

Écoutez maintenant comment il advint que le roi ayant tenu cour plénière, il y manda tous ses barons, afin de rendre la fête plus brillante. Le chevalier qui avait épousé la femme du loup-garou y vint en riche équipage, ne s'attendant pas à se trouver si près du premier mari. Au moment où il entrait au palais, le loup-garou l'aperçut, se précipita sur lui d'un seul bond, le mordit cruellement, et l'eût mis en pièces si le roi ne l'avait appelé et menacé d'une baguette.

Cette fureur étonna les assistants. Le bruit courut dans la maison qu'il n'avait pas agi sans motifs, et avait sans doute à se venger de quelque méfait. L'affaire en resta là jusqu'à la fin de la cour plénière, et au départ des barons, le chevalier que le loup-garou avait attaqué avec juste raison fut des premiers à se retirer.

Peu de temps après, si je suis bien informé, le sage et courtois monarque alla à la chasse dans la forêt où l'on avait trouvé le loup-garou, et passa la nuit dans les environs. La femme du loup-garou le sut, se para de ses plus beaux atours, et se présenta le lendemain au roi, auquel elle venait offrir de riches présents.



Quand le loup-garou la vit venir, il renversa ceux qui essayaient de le retenir, s'élança sur elle avec fureur, et lui arracha le nez ! Quel traitement plus affreux pouvait-il lui faire subir? Aussitôt il fut environné d'une foule menaçante, et il allait mourir, quand un sage conseiller dit au prince: « Sire, écoutez-moi. Cet animal est depuis longtemps auprès de vous, et il n'est aucun de nous qui ne le connaisse; jamais il n'a fait de mal à personne, jamais il n'a montré de férocité qu'à l'égard de la dame ici présente. Par la foi que je vous dois, il a quelque sujet de ressentiment contre elle et contre son mari. C'est la femme du chevalier qui vous était si cher et qui a disparu depuis longtemps, sans que nous sachions ce qu'il est devenu. Faites conduire

cette dame en prison, et obtenez d'elle l'explication de la haine que cet animal lui porte. Nous avons déjà vu arriver en Bretagne mainte aventure merveilleuse. »

Le roi suivit cet avis; on se saisit du chevalier et l'on mit séparément la dame au cachot, où elle fut traitée avec la dernière rigueur. La crainte et les tortures lui arrachèrent des aveux ; elle révéla comment elle avait trahi son maître et seigneur, et lui avait enlevé ses vêtements. Ce fait expliquait l'absence prolongée du baron, et donnait lieu de croire qu'il n'était autre que le loup-garou lui-même. Le roi demanda sans délai les vêtements, et les fit présenter au loup-garou ; mais on eut beau les lui mettre sous les yeux, il n'y fit pas la moindre attention. Le roi appela le prud'homme qui lui avait le premier donné conseil. « Sire, dit celui-ci, ce n'est pas agir convenablement, et l'on ne saurait s'attendre à ce que le loup revête ses habits, et se transforme devant vous. Faites-le conduire dans une chambre écartée, où vous porterez ses hardes ; laissez-l'y quelques instants, et nous verrons bien s'il devient homme. »

Le roi mena lui-même le loup, et ferma sur lui toutes les portes. Il revint au bout d'un certain temps avec deux barons, et tous trois, entrant dans la chambre, trouvèrent le chevalier qui dormait sur le lit du roi. Celui-ci courut l'embrasser, et lui fit mille caresses affectueuses. Dès que la chose fut possible, il lui rendit toutes ses terres, et lui

donna plus de biens que je ne le saurais dire.

La perfide épouse fut chassée du pays, et partit avec son complice. Ils eurent des enfants faciles à reconnaître à la difformité de leur visage. La plupart de leurs filles vinrent au monde sans nez, et furent surnommées *énasées*.

L'aventure que vous venez d'entendre est vraie, gardez-vous d'en douter, et c'est pour en conserver à jamais le souvenir que fut composé le lai du Bisclaveret.

